**LA CONTRACTION DE TEXTE/ Exercice d’entraînement N°1**

La prétendue infériorité psychophysiologique des femmes

 On a dit avec raison que la considération pour la femme donnait la mesure de l’état de civilisation d’une société. L’ethnographie nous montre, en effet, que chez les peuples sauvages et barbares, la femme est traitée à peu près comme un animal domestique ; dans les pays civilisés, sa condition est meilleure, quoi que son affranchissement intégral soit encore loin d’y être réalisé.

 Si, cessant de considérer l’ensemble des peuples, on s’attache à étudier la condition de la femme dans les diverses classes sociales d’une nation civilisée, on voit que la même loi se vérifie. Dans les couches sociales les plus inférieures, celles d’où sortent les criminels et les prostituées, la femme est traitée à peu près comme elle l’est chez les peuples sauvages. L’homme est son maître absolu : lorsque la prostituée n’a pas rapporté à son souteneur une somme jugée par lui suffisante, il la frappe sans pitié. Il faut dire, d’ailleurs, que l’état psychique de ces femmes se rapporte à leurs tristes compagnons et que, loin de se rebeller, elles trouvent juste et naturel, le traitement qu’elles subissent.

 Dans la classe ouvrière, la condition de la femme est également très malheureuse. Là encore, l’homme se considère comme son maître absolu : elle est la servante qui remplit auprès de lui les fonctions de cuisinière, de femme de ménage, de raccommodeuse. Dès qu’elle montre la velléité d’émettre une opinion sur une idée générale, sur la politique, par exemple, son mari lui fait entendre très durement que son intelligence est trop inférieure pour comprendre cet ordre de choses et il la renvoie à son ménage avec le plus grand mépris.

 C’est dans les classes élevées que la condition de la femme est la meilleure. Si l’ouvrier interdit la politique à sa ménagère, dans son salon, la maîtresse de maison parle de tout et nul ne lui conteste le droit de d’élever jusqu’aux généralisations les plus hautes. Certaines femmes arrivent même à posséder dans la politique une influence incontestable, quoique officieuse. C’est également dans les classes supérieures, où le plus souvent, sortent ces femmes qui fréquentent les universités et y gagnent par leur travail les grades les plus élevés de la science et des lettres.

 Mais quoique la considération pour la femme soit supérieure dans les classes instruites et chez les peuples civilisés à ce qu’elle est dans les classes ignorantes et chez les peuples sauvages, néanmoins le vieux mépris de la femme subsiste encore, on peut le dire, au cœur de la plupart des hommes, même des hommes cultivés. Ce sont leurs préjugés que les savants ont extériorisés sous couleur scientifique lorsqu’ils ont déclaré tirer de l’anthropologie l’infériorité des femmes. (...) Comme les autres hommes, les savants sont pénétrés de ce vieux mépris de la femme, reste ancestral des âges où la force musculaire était tout ; il n’est donc pas étonnant qu’ils aient lu son infériorité dans l’anatomie, la physiologie et la psychologie.

Madeleine Pelletier, *La Revue socialiste* (p. 45 à 51), Janvier 1908

**CONSIGNE : vous contracterez ce texte de 491 mots au quart, avec une marge de + ou – 10%**

**TRAVAIL PREPARATOIRE :**

1. Le thème ?
2. La thèse de l’auteure ?
3. L’énonciation ? Est-elle neutre ou modalisée ?
4. La structure du texte ? (Je m’appuie sur les connecteurs logiques)
5. Quels sont les arguments ?